

## Le roman tunisien 2000

Le nombre de romans édités en arabe par des auteurs tunisiens en l'an 2000 est en légère progression par rapport à celui des années précédentes, la moitié étant publiée à compte d'auteur. Cinq sont des premières œuvres et trois sont écrits par des femmes. On les présentera ici dans l'ordre décroissant de difficulté.

### I. ROMAN D'IDÉES

#### 1. *Langagier*

Envoyé au concours du roman féminin arabe organisé en 1994 par la revue londonienne *al-Kâtiba*, « L'arpenteur des heures absentes » (1) est le deuxième roman de **Fadhila Chabbi** (2) et son dixième ouvrage de littérature. S'agit-il encore de l'auteur qui essaie de se raconter ? On serait tenté de le croire puisque la première et la quatrième pages de la couverture ne contiennent que des représentations du visage de l'auteur. On a déjà souligné l'hermétisme de sa démarche (3). Ici encore, il y a lieu de se rappeler que nous sommes en présence de personnages grammaticaux : les protagonistes n'ont pas de nom et sont identifiés par leur position dans la généalogie familiale : mère, mari, épouse, fille, petite-fille. Un garçon ne dit-il pas : « Je suis l'innommé » !

D'histoire, il n'y en a guère, sinon un rapide déplacement en tramway de Tunis à La Marsa. Ce qui est en jeu, c'est la langue : comment la parole s'est-elle produite ? Dans la civilisation de la lettre, on cherche le mot perdu. La narratrice avoue qu'elle sort de la phrase : « Par hasard, je me suis incarnée femme habitée par le mot ». Ou plus loin : « Les mots m'ont griffé » et « Le texte m'appelle des profondeurs ». Pour la mère, le temps se mesure au rythme de noms d'animaux, et les personnages ont une présence végétale. La démarche ressemble à celle des derniers recueils de poésie de l'auteur : « L'être meurt pour que vive le poème ».

\*

- 
1. al-CHABBI Fadhila, *Tasalluq al-sâ'ât al-ghâ'iba*, Tunis, s. éd., 2000, 87 p. Voir al-BACHI Brahim, *Le Temps*, 28 juin 2000.
  2. Après *al-Ism wa l-hadhîdh*, Tunis, s. éd., 1992, XXVIII + 191 p.
  3. *Écrivaines tunisiennes*, Tunis, Gai savoir, 2<sup>e</sup> éd., 1994, p. 102.

Dans « Le flambeau dans le jardin de l'éloquence » (4), **Mokhtad Mokhtar** a choisi la voie de l'allégorie. Il s'agit d'un périple avec les lettres pour interroger le vocabulaire de l'époque. Le texte met en place des personnages fictifs du futur auxquels rend visite le narrateur du passé poursuivant ses études secondaires et supérieures. Trop de réminiscences livresques, une tentative non convaincante.

\*

On mentionne ici, pour mémoire, le texte de **Mohammed Khraief** : « Le musc de la coloquinte » (5). En effet, sur trois cents pages, pas un paragraphe ni un signe de ponctuation. Vraiment difficile de s'y retrouver, d'autant que l'auteur a choisi la langue la plus ardue qui soit...

## 2. Mystique

**Hafidha Gasmi** se spécialise-t-elle dans le lilliputien ? Après trois recueils de nouvelles (6), voici qu'elle publie un mini roman : « Couvrez d'étoiles mon vêtement » (7). La couverture spécifie qu'il s'agit là d'un roman. Le livre contient seulement cinquante pages de texte et vingt-cinq dessins figurant l'illustration.

Le lecteur se trouve en présence d'un texte de littérature mystique. Une novice est initiée à la rencontre avec Dieu. Cette démarche est placée dans le contexte général de la mythologie classique de la création de l'être humain. Dans l'approche de Dieu, à juste titre, le corps a sa place, avec les ambiguïtés possibles. Il est dit clairement que, pour parler de Dieu, seule la voie négative est opérante. Ce qui permet à l'écrivaine de se sentir très libre d'exprimer l'amour de Dieu par des anthropomorphismes équivoques : le titre évoque d'ailleurs l'ordre donné par Dieu à ses anges avant la rencontre de sa bien-aimée. Les étapes de l'ascension mystique sont respectées, avec ses silences et ses consolations. Le témoin privilégié reste al-Hallâj. La purification né-

cessaire de l'âme est figurée par le baptême d'eau. Jésus est appelé par son nom évangélique (*Yasû'*) et non par sa dénomination coranique (*'Isâ*). Il est bien spécifié les limites de la raison en face des prouesses du cœur. Il ne manque même pas la mission qui est de répandre l'amour dans l'humanité et d'avoir la force de diffuser la parole de vérité. L'itinéraire se termine par un aveu final d'impuissance.

De deux manières, l'auteur se distingue de la tradition classique. D'abord, c'est la femme seule qui est à l'origine, et non l'homme. Le texte le dit au début, au cours de l'évocation des premiers parents. Et dans son dialogue avec Dieu, ce dernier le répète à plusieurs reprises : Dieu prend la femme au sérieux. Ensuite, la femme franchit la moitié de sa distance à Dieu sans qu'il ne l'élève lui-même. Dans l'initiation traditionnelle à la vie spirituelle, Dieu est agent principal en cours de route et au terme, cela va de soi, mais aussi au point de départ.

Il est regrettable que ce livre si intéressant soit vraiment desservi par l'édition : typographie fantaisiste avec changements de caractères sans justification dans le texte, tirets absents dans certains dialogues augmentant la difficulté de savoir exactement qui parle, montage défectueux par absence de pagination suivie, chiffres de la table des matières ne renvoyant jamais à rien...

## 3. Onirique

Un roman semblerait, de prime abord, appartenir à la veine réaliste. C'est « La lune des étangs » (8), sixième livre littéraire de **Ali Dabb** (9). Le personnage principal est Ameer, chirurgien neurologue célèbre, directeur d'une clinique privée. Pour fuir la répression, sa famille a émigré au début du siècle, des plaines du Nord de la Tunisie vers le Sud. Puis sa mère, Aziza, a rejoint Tataouine, dans un second mouvement d'exode, pour ne pas être victime de la pauvreté. Enfin, lui-même est parti finir ses études secondaires dans la capitale. Il a tout sacrifié pour arriver. Son cœur est desséché. Au début du roman, nous sommes dans

4. al-MUKHTAR al-Muqâdâd, *Sirâj fi bustân al-bayân*, s.v., s.éd., 2000, 90 p. On pourrait aussi traduire le titre par « Siraj dans le jardin de l'éloquence », puisque c'est un des personnages fictifs du roman.

5. KHRAIEF Muhammad, *Misk al-hanzal*, Tunis, s.éd., 2000, 301 p.

6. al-Bahtî 'an madînat al-râm, Tunis, Sahar, 1997, 135 p. ; *Dawwâmat al-masîr*, Tunis, Sahar, 1998, 82 p. ; *Min yawmiyyât fatât balhâ'*, Tunis, Sahar, 1999, 98p.

7. al-QASMI Hafidha, *Ruchclnî l-najm 'alâ thawbî*, Sfax, Sâmîd, 2000, 95 p. Voir BUGARRA Muhammad al-Hâdî, *al-Sahâfa*, 23 et 30 juin 2000 ; al-JLITI Muhsin, *al-Ithâf*, n° 114, juin 2000, p. 43-45 ; ABU BAKR Mas'ûda, *al-Hurriyya*, 21 et 28 septembre 2000.

8. DABB 'Alî, *Qamar al-ghudrân*, Tunis, s. éd., 2000, 169 p.

9. Après deux recueils de poésie *Ta'ajjal al-farah*, Tunis, al-Riyâh al-Arba', 1985, 94 p. et *Fusîl baydhâ'*, Tunis, s. éd., 1998, 92 p. ; une pièce de théâtre *Guitân*, Tunis, Maison Tunisienne de l'Édition, 1992, 142 p. ; un recueil de nouvelles *Habbât qamh*, Tunis, Sahar, 1995, 123 p. ; un roman *Nisâ' al-jabal*, Tunis, Sahar, 1996, 175 p.

les années quatre-vingt dix, la mère meurt. Le fils ne va pas à l'enterrement. Mais le remords le tenaille et il ne peut plus travailler normalement. Par différents retours en arrière, on apprend ainsi l'histoire de la famille, le poids de la misère, la volonté de s'en sortir. Le drame de Ameur est que sa fille aînée est noire, alors que son épouse est bien blanche. D'où l'énorme complexe qu'elle nourrit dans la vie sociale courante. Par désespoir ou par défi, elle se mêle à un groupe de jeunes, dont un voisin, qui goûtent à la drogue.

Puis, à la moitié du livre, tout bascule. Ameur décide d'aller au village amener les stèles de marbre pour les tombes des siens. À partir de ce moment-là, on ne sait plus rien de précis. Comment a-t-il pu rouler en voiture toute la nuit et toute la journée ? A-t-il eu vraiment un accident ? Les douze chapitres qui suivent sont une sorte de délire ou de rêve éveillé. Sur place, il voit et entend tous les personnages du passé qui ont marqué son enfance. Une nouvelle fois, c'est la vie du village, mais vue autrement : une accumulation de personnages et de faits divers qui se succèdent. Le seul intérêt de cette seconde partie du roman semble tenir à la fin : on y apprend que la grand-mère de Ameur étant stérile, son grand-père a eu des enfants de sa servante noire, d'où le secret de la couleur de la peau de sa propre fille.

Le lien entre les deux parties n'est pas toujours évident. Des données importantes tombent subitement dans l'oubli. Ainsi, au début du roman, Ameur envisage de prendre un morceau de chair du corps de sa mère pour tenter une expérience de clonage et refaire ainsi une autre mère qu'il pourrait éduquer à sa façon. Plus rien dans la suite du texte n'évoque ce commencement intéressant. Un peu plus loin, le roman évoque le groupe de drogués auquel appartient Chama, la fille de Ameur. Même phénomène : ce renseignement tombe dans les oubliettes de la seconde partie. Il y a là un manque de cohérence.

#### 4. Psychologique

Le livre de Faouzi Dinari, « Les cloches du silence » (10), débute comme un roman policier. Au moment où son amie sort de la douche et le provoque, Karam la poignarde et dit simplement : « Elle m'a trahi. Elle insistait pour que je parte avec l'argent. J'ai tout écrit ». Mais le

10. al-DINARI Fawzî, *Ajrâs al-samt*, Sfax, s. éd., 2000, 115 p. L'auteur a déjà publié deux recueils de nouvelles : *Tasâwir min al-mâ' wa l-nâr*, Sfax, s. éd., 1996, 92 p. et *al-Bahhâr wa l-jumjuma*, Sfax, s. éd., 1998, 108 p.

rapprochement s'arrête là. Pendant une quinzaine de pages, Lamia décrit comment elle a connu et aimé Karam, avec qui elle vivait. Puis, un peu moins de 70 pages transcrivent les notes de Karam. Il est en pleine dépression névrotique, parce qu'impuissant, et répète inlassablement les mêmes mots : angoisse, froid, tristesse, douleur, silence, solitude, vide, obscurité. La moitié du livre restitue un cauchemar au cours duquel Karam vit avec Houda, le personnage féminin de son dernier roman et finit par la poignarder. C'est tout. Au début, il se dit incapable d'écrire, mais il laisse quand même toutes ces pages. À trois reprises, il est dit qu'il a déchiré toutes ses notes, pourtant elles sont présentées par la suite. Inconséquence du romancier ? Ah oui, j'oubliais : du début à la fin, à chaque page, dans le rêve et la réalité, il pleut sans arrêt.

#### 5. Intellectuel

Avec « L'accès (11) de l'autre homme » de Mohamed Belarbi Jlassi (12), c'est le titre lui-même qui annonce le contenu du roman. La construction du livre fait alterner le récit avec d'une part des poèmes (16 pages) et d'autre part les extases du Livre de la Paix (17 pages), ces deux derniers genres de texte étant entièrement voyellés, sans oublier les anecdotes, sentences et apophtegmes divers qui émaillent le livre.

Le narrateur a une trentaine d'années. C'est un physicien remarquable. Mais il ne trouve plus de goût à l'existence et décide de se suicider en s'enfermant dans un coffre. Au moment de mourir, un cataclysme spatial provoque l'ouverture du coffre. Il constate alors que toute l'humanité est décédée et qu'il en est le seul survivant. À la fin du roman, il part dans l'espace.

Le livre est bien écrit, mais le discours tourne sur lui-même. Les allusions à des philosophes et critiques contemporains font partie de ce jeu intellectuel un peu stérile. Que de généralités et de contradictions ! Trois chapitres entiers sont constitués de définitions qui se suivent sans

11. Le titre, sur la couverture, n'étant pas voyellé, pourrait être lu *Soura*, c'est-à-dire « sourate », ce qui correspondrait aux quatorze textes du *Livre de la Paix* insérés dans le roman. Mais l'auteur affirme (p.63) qu'il faut le vocaliser *Sawra*, précisant que le mot évoque « élévation, éminence, gloire, élan, pertinence ». D'où la traduction par « accès », dans le sens d'accès de colère, par exemple.

12. Jlassi Muhammad ibn al-'Arbî, *Sawrat al-rajul al-akhîr*, Tunis, Marâyâ, 2000, 179 p.

lien les unes avec les autres. Il est dit clairement (p. 54) que le narrateur est l'auteur lui-même, avec ses nom et prénom. Pourtant, plus loin, le narrateur et l'auteur s'échangent des lettres. Il considère le monde comme un devenir et non comme un donné, mais n'en tire aucune conclusion pratique. Il demande une critique radicale de toutes les idéologies traditionnelles, mais ne dit pas un mot de la sienne propre, ni de sa religion. Il veut remettre les phénomènes dans l'histoire des systèmes de pensée, mais l'abus des formules en opposition est-il suffisant pour ce faire ? C'est un homme hors du commun, mais il pleure un peu trop souvent (huit fois explicites au moins). Faut-il reprendre les termes mêmes du livre pour conclure : « Je lis des consonnes de mon livre qui se précipitent vers le néant ».

\*

Si la ville de Beyrouth est assez présente dans les poèmes écrits par les Tunisiens, surtout après l'arrivée des Palestiniens dans cette ville, en revanche, chez les romanciers, elle se fait beaucoup plus rare et représente parfois seulement une projection de la ville de Tunis que l'on ne veut pas nommer. On pourrait citer ainsi « Les sept piliers de la folie » de Hicham Karaoui (13) et « La trompette de la résurrection » de Fraj Lahouar (14).

C'est là aussi que commence « Les ports de glace » de Mohamed Jaballi (15). John Brown est un agent américain de la CIA. Grand spécialiste des civilisations orientales, bon connaisseur de la langue arabe, officiellement représentant de la Croix Rouge, il a travaillé à New Delhi, au Caire et à Bagdad avant d'arriver à Beyrouth, ville où, en raison de la guerre civile, la mort se promène et l'existence est une provocation continue. Brusquement, il doit prendre l'avion et partir pour l'Italie. Il arrive à Venise et rencontre son chef hiérarchique Mr Hardy qui lui explique son projet de réforme de l'agence de renseignements : comprendre l'homme dans toutes ses dimensions pour l'orienter dans la direction voulue par l'agence, disperser les lieux de force contraire

pour les neutraliser. En désaccord avec ces objectifs, il donne sa démission.

Cette histoire seule ne définit pas le début du roman. Le texte est construit par morceaux successivement narratifs et discursifs. Chaque épisode d'action est entouré de pages de réflexion. Deux problèmes sont soulevés dans la première partie. D'abord celui de l'identité de l'être humain. Le personnage principal est-il un homme ordinaire ? Que se cache-t-il derrière les masques dont il se couvre : Suédois, Danois, Norvégien; chercheur, professeur, militant, soufi ? Comment accepter d'être ce que l'on est ? Y a-t-il encore une possibilité de liberté dans le mensonge ? Comment aimer quand on est espion ?

Le second problème est celui des relations entre l'Occident et l'Orient. Peut-il y avoir une compréhension mutuelle entre les deux ? Des pays comme l'Italie sont-ils capables de servir d'intermédiaires pour un éventuel rapprochement ? Comment réagir en face des États-Unis qui mènent le monde comme des cow-boys ?

Commence alors une série de discussions. John fréquente des étudiants socialistes et un migrant arabe d'un certain âge et de tendance existentialiste : quand on comprend le sens de la vie, elle s'échappe. Il fait également connaissance de Raqia, arabe elle aussi, bourrée de complexes (« Dieu et l'Amérique ne peuvent exister ensemble »), avec laquelle les échanges verbaux sont sans limite. En fin de livre, le narrateur s'adresse au lecteur pour critiquer l'auteur...

Dommage que ce roman soit desservi par des manques de cohérence. On ne saura pas la nature des documents que le personnage principal rédige pour ses patrons de l'agence de renseignements. Jamais un numéro de téléphone à Rome n'a commencé par le chiffre 7 et aucun avion de ligne ne comporte de siège numéroté 717. L'aéroport de Fiumicino est à 35 km de Rome et le véhicule ne peut, en en sortant, parcourir les rucs de la ville. Pour aller à Venise en échappant à une voiture qui les file, inutile de passer par la ville : la périphérique et les routes adjacentes suffisent. Comment l'auteur ose-t-il écrire qu'en ouvrant sa fenêtre à Venise on respire de l'oxygène pur et, la page suivante, expliquer que l'atmosphère de la ville est complètement polluée ? Les peintres italiens de la Renaissance ont produit leur œuvre artistique au XVI<sup>e</sup> et non pas au XV<sup>e</sup> siècle. En qualifiant d'arabes les partenaires de John, c'est comme si l'auteur présentait d'autres personnages comme européens !

13. al-QARAWI Hichâm, *A'mida al-jumûn al-sab'a*, Tunis, Maison Arabe du Livre, 1985, 192 p.

14. al-HAWAR Fraj, *al-Nafir wa l-qiyâma*, Tunis, Cérès, 1985, 161 p.

15. JABALLI Muhammad, *Marâfi' al-jalid*, Tunis, Dâr al-Afâq, 2000, 159 p. Voir Fathi al-NASRI, *al-Hayât al-Thaqâfiyya*, n°122, février 2001, p. 119-120 ; Muhammad al-Hâdi IBN SALIH, *Qisas*, n°115, janvier-mars 2001, p. 96-98; Kamâl al-ZUGHBANI, *al-Hayât al-Thaqâfiyya*, n°124, avril 2001, p. 132-134.

À quinze ans, Sami Ouannes publie son premier roman : « La voix du silence » (16). L'abus du rythme ternaire dans le style, l'abus de points de suspension dans la typographie, le souci de didactisme pour énoncer une leçon sur la mort, tout ceci rend la lecture pénible, pour ne pas dire agaçante.

### 6. Fantastique

En lisant « Les événements étranges de la ville » (17) de **Abdeljabbar Eleuch**, roman qui a obtenu le Comar d'Or pour l'an 2000, on pense inévitablement au texte de Salah Garmadi [1933-1982] *Le frigidaire* (18).

Ici, il y a d'abord un suicide collectif d'une vingtaine d'artistes et écrivains pour protester contre le monde et l'époque qui sont « de la merde ». Puis survient un autre incident, beaucoup plus grave. Des citoyens, de plus en plus nombreux, ne peuvent plus se lever de la place qu'ils occupent, où que ce soit. On installe donc sous eux une cuvette de toilette de camping-car, pour leurs besoins intimes, d'où de nombreux passages scatologiques. Cette situation crée des problèmes vite insolubles de travail, de circulation, etc. À la faveur de ces incidents, un coup d'État des extrémistes religieux est fomenté. Les nouveaux maîtres du pays déclarent que la ville est possédée du diable. Ils ordonnent donc une série de mesures policières pour éliminer la corruption. Ils décrètent enfin une semaine de purification où toutes les pratiques magiques traditionnelles sont expérimentées, en vain.

De l'ensemble de la population de la ville, émerge un couple, Chtal et Noura, souvent interné à l'asile. Leur comportement est assez bizarre, mais empreint du bon sens populaire. À la fin du roman, ils sont en fuite, trouvent le temps d'avoir une relation sexuelle. Seule la femme échappe aux chiens qui les poursuivent. Elle peut traverser le fleuve et, dans une grotte, donne naissance à deux jumeaux, un garçon et une fille qui, grandis, s'avancent vers la lumière du dehors.

Le narrateur mêle à souhait le rêve et la réalité-fiction qu'il décrit. Ses propos et commentaires sont en général impertinents, mais dans la ligne de la défense de la liberté. Au milieu du livre, survient un fait éloigné du domaine fantastique, mais au contraire bien réaliste. Le lendemain du coup d'État, le narrateur rend une visite nocturne à la veuve de son ami, la première victime du fléau. Saisissant l'occasion du désarroi de la jeune femme, il en profite pour la séduire (p.127-138). Ce roman révèle une imagination très fertile et une conscience aiguë des problèmes du pays aujourd'hui. La fable est parfois plus parlante que la simple description.

### 7. Historique

Avec **Mohamed Sbouï** et son « Vin numide » (19), on retrouve la Tunisie centrale, celle de Lahbib Selmi (20) et de Hassouna Misbahi (21), et plus particulièrement la région d'al-'Alâ. Plus qu'un ouvrage de fiction, au sens classique du terme, c'est une évocation mythique, à travers des légendes et des histoires variées, ainsi qu'une présentation du passé récent, sans oublier la guerre du Golfe. Les véritables héros sont le chameau, aujourd'hui disparu, et le figuier. Le livre vaut pour sa langue, vivante, alerte. Le travail de composition des différents éléments fournit la matière de ce que l'on pourrait éventuellement appeler un roman.

## II. ROMAN D'ACTION

### 8. Réaliste

Abbas est le personnage fétiche de **Hasan Ben Othmane** (22). On le retrouve dans son dernier roman : « La plus belle nuit »(23). Le prin-

19. SBU'ï Muhammad, *Nabidh mimidi*, Tunis, Press. Med., 2000, 135 p. ; voir 'Abd al-Razzâq Rizgui al-DRIDI, *al-Hurriyya*, 22 mars 2001.

20. Voir *IBLA*, n° 186, 2000, p. 233-241.

21. Voir *Histoire de la littérature tunisienne*, Tunis, Cérès, 1999, t.III, p. 249-250.

22. 'Abbâs yafiqd al-sawâb, Tunis, al-Riyâh al-Arba', 1986, 127 p. ; *Lâ fawq al-ardh, la tahta-hâ*, Tunis, Cérès, 1991, 159 p. ; *Promosport*, Tunis, s.éd., 1998, 203 p.

23. IBN 'UTHMAN Hasan, *Laylat al-layâli*, Tunis, Cérès, 2000, 160 p. Voir AL-CHIHAWI Kamâl, *al-Masâr*, n°45, janvier-février 2000, p. 86-89 ; IBN RAJAB Muhammad, *al-Sabâh*, 12 avril 2000 ; AL-'AMMAMI Muhammad Najib, *Qisas*,

16. WANNAS Sâmi, *Sawt al-samt*, Tunis, al-Atlasiyya, 2000, 127 p.

17. al-'ICHCH 'Abd al-Jabbâr, *Waqâ'i' al-madîna l-gharîba*, s.v.,s.éd., 2000, 213p. Voir al-TWIBI Jalâl, *al-Cha'b*, n°601, 21 avril 2001.

18. Tunis, Alif, 1986, p.15-22, publié la première fois dans *Jeune Afrique*, n°313, 6 janvier 1967. Voir aussi, dans la même veine, « Le territoire humain », p. 59-75 du même livre.

cipe du livre est de prendre le contrepied des *Mille et Une Nuits*. Ici, Chéhérazade, ancienne actrice, est au lit, aveugle, muette et paralysée, à la suite d'un accident de voiture où ses trois enfants sont morts. C'est donc son mari Youssef Abdennacer qui lui raconte des histoires pour la distraire. La trame de ces récits, tournant autour du personnage de Hilal et de deux de ses jeunes amis Abbas et Zoubeida, mélange à dessein des faits réels de l'existence du narrateur et des épisodes qui sont le fruit de son imagination. Mais le véritable intérêt du texte tient dans l'imbrication complète du récit raconté par le mari et de sa propre histoire : Youssef raconte l'histoire de ses trois personnages, ceux-ci racontent l'histoire de Youssef. Alors Chéhérazade a raison de s'interroger : qui est Youssef, qui est Hilal ?

Pendant dix-neuf nuits, le lecteur prend connaissance d'une dissertation illustrée de la trahison. Elle se situe à tous les niveaux de l'existence : familial (elle vaut mieux que l'adultère qui nuit à une tierce personne), politique (un vibrant hommage est rendu à Bourguiba, non seulement par le Tunisien Hilal, mais aussi par le Palestinien Al-Qama) et religieux (Moïse, Jésus et Muhammad n'ont-ils pas été considérés comme des traîtres par les classes religieuses nanties). En définitive, la trahison n'est-elle pas l'honneur de l'homme ? Les blessés de l'histoire sont les plus grands traîtres, comme les écrivains, la littérature transformant l'aberration en jouissance.

\*

« Le rodeur nocturne » (24) de **Boubakr Ayadi** est son premier roman, faisant suite à deux recueils de nouvelles (25). Il se situe dans la veine réaliste. L'action se passe à Mellassine, quartier pauvre de la périphérie de Tunis, destination de tous les exodes. Le personnage principal est Kamel. Ses parents vivent dans un gourbi construit à la hâte, sans autorisation. Un fonctionnaire véreux le fait détruire. La famille doit retourner dans sa carcasse de voiture. Pour reconstruire, il faut

n°113, juillet-septembre 2000, p. 41-54 ; AL-MAKKI Bâsim, *al-Hayât al-Thaqâfiyya*, n°119, novembre 2000, p. 134-137.

24. al-'AYYADI Abû Bakr, *Lâbis al-layl*, Tunis, Sahar, 2000, 249 p. Voir IBN RAJAB Muhammad, *al-Sabâh*, 31 août 2000 ; IBN AL-ASFAR Muhammad, *al-Sabâh*, 26 septembre 2000 ; al-CHIHAWI Kamâl, *al-Hayât al-Thaqâfiyya*, n°119, novembre 2000, p. 129-133.

25. *Dahâliz al-zaman al-muntadd*, Tunis, al-Riyâh al-Arba', 1986, 126 p. et *Hikâyât âkhir al-layl*, Tunis, al-Nawras, 1992, 134 p.

faire allégeance au Parti et graisser la patte du responsable à la municipalité. D'où un premier front de lutte.

Agressé la nuit parce qu'il allait à la rescousse d'une femme attaquée, Kamel s'en sort miraculeusement. Mais sa mère meurt de chagrin, pensant qu'il est mort. Il prépare le jour de sa vengeance. D'où un deuxième front de lutte. Pour ce faire, il s'acoquine avec Hmidou, le voyou de Saïda Manoubiya, qui « s'occupe » des femmes délaissées. La seule qui puisse fournir des renseignements sur les agresseurs, c'est Zomorroda, la tenancière de la maison close qui reçoit toutes les autorités de coin, de véritables marionnettes entre ses mains. Ils s'aiment, mais Kamel, trouvant chez elle celui qu'il cherche, le frappe et se fait expulser. Et voici un troisième front de lutte.

C'est la guerre ouverte. Zomorroda veut se venger de l'humiliation. Elle commence par faire brûler leur maison, puis par ruiner le petit commerce de Kamel qui se réfugie dans la rapine, prétendant vendre des moutons aux Algériens, et améliore ainsi le niveau de vie des siens.

Entre temps, Kamel découvre enfin la jeune fille qu'il a sauvée, mais Hmidou en devient amoureux et la viole. Cela provoque un quatrième front de lutte. Kamel tue Hmidou. Mais Zomorroda demande au commissaire de police de le laisser. Elle veut se venger elle-même. Elle le laisse venir seul chez elle, mais le fils du chef de la cellule la tue au moment où il entre. Il s'enfuit...

J'ai essayé de simplifier l'intrigue au maximum. On se trouve devant un feuilleton égyptien. Des tas de personnages apparaissent et disparaissent. En particulier la sœur du protagoniste et ses deux amoureux. Peut-être que l'intérêt du roman se situe dans la présentation de la pauvreté du quartier dans les années soixante. Est-il possible un jour de sortir de la misère ? Y a-t-il un moyen pour ne pas rester voyou toute sa vie ? Peut-on élever le niveau de vie de ce quartier ? Comment faire en sorte pour qu'il n'y ait plus deux catégories de population ? La condition de la femme va-t-elle changer ? Dans ce monde fou, est-il une autre loi que la force ? Autant de questions que le lecteur se pose au fur et à mesure qu'il parcourt ce roman.

\*

Je viens de parler d'une autre force. C'est celle du destin, présent à chaque page du roman de **Habiba Meherzi** « Le fardeau » (26). Hamed

26. AL-MHIRZI Habiba, *al-Wizr*, Tunis, Atlasiyya, 2000, 151 p.



est originaire du centre de la Tunisie. Dès l'âge de sept ans, on l'envoie à Gafsa pour étudier. La violence de son hôte envers son épouse pousse l'enfant à s'enfuir dans le désert. Il est recueilli par une famille de nomades. Il se retrouve à Kairouan dans une oukala populaire. Il épouse une veuve sans enfant qui lui donne un fils. Leur existence est misérable. Il cherche, en vain, à gagner son pain de multiples manières.

Le premier point du roman est l'acharnement du sort sur Hamed. Par une accumulation étonnante de circonstances, il est pris dans une série d'enquêtes criminelles. D'abord le vol d'une bijouterie, puis l'abandon d'un enfant à sa naissance. Présumé coupable dans les deux affaires, il est arrêté. Un témoin à décharge disparaît. Entre temps, son épouse retrouve un ancien amant et repart au village, mais sa famille l'empêche d'épouser ce dernier. Elle ne subit pas la défaite. Et quand Hamed sort de prison elle lui remet son fils impotent.

Le second point est le tempérament particulièrement faible de Hamed. C'est un incapable. À chaque occasion où il pourrait manifester un tant soit peu de personnalité, il fuit : l'arrivée de son épouse dans l'oukala, la mort d'une vieille qu'il portait sur son dos, la foule lui adressant des quolibets, le premier repas préparé par son épouse avec les deniers qu'elle a gagnés elle-même, le vol à la bijouterie, la découverte du nouveau-né mort, la demande en mariage de la mère d'Amina, la rencontre avec son épouse à sa sortie de prison. C'est probablement le verbe qui revient le plus souvent dans le roman. Jamais il ne fait face à ses responsabilités. Il ne va même pas jusqu'au bout dans la délinquance. Vraiment, il est innocent.

Reste une question concernant sa rencontre avec Amina, jeune veuve sans enfant qui soigne sa vieille mère. Elles appartiennent à un autre milieu, plus raffiné. Les épisodes qui s'y rapportent émaillent le roman à quatre reprises. Quel rôle les deux femmes jouent-elles dans l'évolution du personnage principal ? La réponse n'est pas évidente. C'est d'autant plus dommage qu'à la fin les principaux protagonistes interviennent tous d'une manière ou d'une autre, sauf ces deux femmes.

La leçon de ce roman tient en une question. L'homme peut-il lutter contre son destin ? Si la réponse est non, alors il est clair que l'échec est préférable à la trahison. Mais quand on a faim, ressent-on encore le besoin de dignité ? Pour Hamed, c'est simplement la vie ou rien. « Le fardeau » est le roman de l'impuissance.

\*

Abdelouahad Brahem a commencé par publier un récit de voyage (27), puis deux recueils de nouvelles (28), avant de se taire pendant près d'un quart de siècle. Il revient à la littérature avec un roman: « L'amour du temps dément »(29). Le livre est divisé en deux parties sensiblement égales, séparées par une intervention directe de l'auteur. Deux récits parallèles sont présentés ainsi au lecteur. Leurs narrateurs sont deux frères Taieb et Tahar, que le tempérament sépare et que la relation familiale unit, et qui racontent les mêmes faits, chacun selon son point de vue. Les événements se passent principalement à Bizerte pendant la seconde guerre mondiale et peu de temps avant l'Indépendance du pays. Pas de suspense, sinon l'emprisonnement du plus jeune pour consommation de drogue et son amour impossible pour une prostituée algérienne rencontrée à Ferryville. Deux atmosphères sont rendues. D'abord celle des Tunisiens ordinaires qui survivent face aux nouvelles techniques amenées par les Italiens et les Français, et que le frère aîné essaie d'assimiler. Puis celle des familles aristocratiques qui vivent dans les alentours de la capitale et que peut fréquenter le frère cadet grâce à ses compétences musicales. Les uns et les autres partagent une certaine insouciance, agrémentée d'alcool et de drogue douce. Le ton général est allègre, et cependant plein de nostalgie pour cette époque présentée comme encore relativement heureuse. Une nouvelle époque s'annonce-t-elle ?

\*

Après avoir publié deux recueils de nouvelles (30), Salah Dammis se met au roman avec « Le Roman » (31). Depuis vingt ans, Lamine, professeur de l'enseignement secondaire, se pique de vouloir écrire un roman. Son épouse l'encourage et met à sa disposition toutes les condi-

27. BRAHIM 'Abd al-Wāhid, *Fi bilād Kisrā*, Tunis, Société Tunisienne de Diffusion, 1971, 199 p.

28. *Zilāl 'alā l-ardh*, Tunis, Société Tunisienne de Diffusion, 1973, 155 p. et *Murabba'āt blāstik*, Tunis, Ben Abdallah, 1976, 112 p.

29. *Hubb al-zaman al-majmūn*, Tunis, Tibr al-Zamān, 2000, 134 p.

30. *Lā yanqusu-nā illā l-hubb*, Tunis, Akhillā', 1986, 95 p. et *Dār al-ghūla*, Tunis, Atlasiyya, 1996, 112 p.

31. AL-DAMMIS Sālih, *al-Riwāya*, Tunis, Sahar, 2000, 132 p. Voir IBN RAJAB Muhammad, *al-Sabāh*, 4 octobre 2000 ; ABU BAKR Mas'ūda, *al-Hurriyya*, 12 octobre 2000.

tions matérielles nécessaires pour sa tranquillité d'esprit. Manifestement, l'inspiration lui manque. Il est encore en quête d'un héros. Il finit par le trouver dans la personne de Mahmoud, autre professeur du même lycée, qui s'est retrouvé en prison. Souhaitant mieux le connaître, il va rencontrer son épouse Rabîa. Peu à peu, le Mahmoud réel s'impose au Mahmoud fictif.

Commence alors une nouvelle étape dans la vie de Lamine. Dans la capitale, il fréquente le milieu des écrivains et plumitifs qui croient que l'ivresse et la débauche sont nécessaires à une bonne littérature, milieu qui était devenu celui de Mahmoud. Il s'endette sérieusement et émet des chèques sans provision, comme son héros. Fier de cette expérience inattendue, il organise une soirée d'orgie chez lui. Désirant avoir une relation sexuelle avec une des participantes, il part avec elle dans la maison, supposée vide, de Rabîa. Telle n'est pas sa surprise d'y découvrir sa propre épouse en galante compagnie. Il assassine les deux tourtereaux avec un pilon de mortier et se retrouve en prison avec Mahmoud. Il a donc tout le loisir de méditer sur la meilleure manière d'écrire un roman. Il se pose enfin la question : « Qui suis-je ? »

Ce livre se veut réaliste. Cependant, l'auteur ne manque pas d'une certaine naïveté. Par exemple, il soutient que les prisonniers du bagne Borj Roumi ne sont pas violents. Ailleurs, quand Lamine s'enfuit vers le Sud, il emprunte un autobus pour Gafsa et ce véhicule était vide ! Son personnage principal vit et travaille, parfois dans une ville et parfois dans un petit village : il faut choisir. Enfin, l'auteur tombe dans le défaut habituel de rester dans les généralités à propos des descriptions. Aucun lieu géographique n'est nommé de manière précise.

\*

**Mohamed Hédi Ben Salah** en est à son onzième roman (32). « Une pièce sans chaleur » (33) se passe entre la campagne (sic) et les quartiers pauvres de la banlieue de Tunis. Nasîma a le sang chaud et donne naissance à son premier garçon, al-Kabboul « le bâtard », alors qu'elle n'a pas encore quatorze ans. Elle se marie à Elouni, père du garçon, qui lui donne encore une fille. Sans horizon dans son village, elle part à Tunis où elle vit un certain nombre d'années du commerce de ses

32. Il a aussi publié deux recueils de nouvelles. Sur l'ensemble de son œuvre, voir Ahmad MAMMU, *Qisas*, n°107, janvier-mars 1999, p. 59-74.

33. IBN SALIH Muhammad al-Hâdî, *Bayt lâ ya 'rif al-dif'*, Tunis, Bûzîd, 2000, 165 p.

charmes. La première partie du roman nous décrit ses aventures passagères avec tous les clients possibles et imaginables.

À vingt-six ans, elle décide de s'assagir, devient femme de ménage, amène son fils, Mondher de son vrai nom, réalise les économies accumulées par sa mère grâce à son troupeau, construit un logement convenable et finance une boutique où travaillent son mari et son fils. Leurs affaires prospèrent. Ils bâtissent un palais. Mais elle se meurt de consommation, alors que sa propre fille commence à mener une vie dissolue.

Ceci répète, dans les détails mêmes, le début du roman précédent de l'auteur : « Le retour de Azza la violée » (34) où il s'agit aussi de Nasîma (ancienne prostituée), Azza (sale mais jolie) et Mondher dit al-Kabboul (non reconnu par son père).

Fautes d'impression : répétitions inutiles ; inexactitudes : Angers n'est pas au nord-ouest de Paris ; inconséquences : par exemple, le narrateur affirme que Nasîma ne prend pas plaisir dans les relations sexuelles nécessitées par son métier de prostituée. Or, jamais, à aucun moment du roman, il n'est montré qu'elle exprime une quelconque réserve dans ces pratiques. Alors pourquoi cette affirmation gratuite ? anachronismes : au moment des journées de la révolte du pain, les protagonistes regardent la télévision grâce à une parabole. Mais, dans le quartier pauvre où se passent les événements, qui, à cette époque-là, pouvait posséder une parabole ? Autre exemple, toujours dans cette période de temps, personne ne parlait encore du Sida...

\*

C'est au cours de l'immédiat après-guerre et des débuts de l'Indépendance tunisienne que se situe le roman de **Othmane Yahyaoui** : « Les racines de l'espoir » (35). Beaucoup de bons sentiments chez ces résistants du Sud réfugiés dans la région de Thala, trop de larmes, tout se termine bien : les bons gagnent et les méchants sont punis !

\*

En revanche, **Aleya Zarrouki** a choisi, pour son livre : « Voyage dans la vie » (36), le problème des ouvriers tunisiens travaillant en Libye et attaqués par des voleurs à leur retour. Que dire de ce texte si bref (60 pages) ? Un sujet intéressant, mais desservi par trop de naïve-

34. *'Awdat 'Azza al-moughtariba*, Tunis, Atlasiyya, 1996, p. 7-54.

35. al-YAHYAWI Uthmân, *Budhûr al-amal*, Siliana, Dâr al-Ithâf, 2000, 108 p.

36. al-ZARRUQI 'Alayya, *Safar fi l-hayât*, s.v., s.éd., s.d., 71 p.



té, sans réel fil conducteur, sinon la recherche du chef de bande : la loi finit par triompher.

\*

Au terme de ce panorama, il apparaît qu'une partie des romans arabes publiés par les Tunisiens en l'an 2000 est inachevée. Trop de généralités et pas assez de précisions pour situer le texte dans un environnement, au moins vraisemblable. Pour prendre un détail commun à la plupart d'entre eux, le personnage vient de la « campagne » (*al-rîf*), sans plus de précision, alors que la différence est totale entre les montagnes du Nord et les oasis du Sud, deux régions considérées, de Tunis, comme la campagne.

Et, comme je l'ai déjà dit l'année dernière, il est encore des romanciers qui se regardent écrire de belles phrases, mais qui ne veulent rien exprimer de précis. Pour ce qui concerne la présentation matérielle, des romans sont édités sans date, sans mention de la ville, avec erreurs de pagination ou caractères inesthétiques. Enfin la distribution dans les librairies n'est pas assurée méthodiquement et donc commercialement. Une fois établi le corpus, il n'est pas aisé de se procurer les livres pour en prendre connaissance. Je n'ai pu lire trois d'entre eux.

Le thème le plus récurrent de cet échantillon de la production romanesque tunisienne annuelle est celui de l'installation des migrants campagnards dans les banlieues pauvres des villes. Les intellectuels tunisiens auraient-ils découvert ces quartiers périphériques à la suite de la projection du film de Mohamed Zran *Saïda* ?

L'autre caractéristique de ces romans est la distance prise par rapport au récit traditionnel. Les romanciers tunisiens de cette année se posent des questions sur la nature de l'écriture romanesque. En plus du narrateur et de l'auteur, le lecteur et les personnages interviennent dans le récit, pour prendre position ou pour en modifier le cours. Ce n'est pas la première fois, dans l'histoire récente du roman tunisien. Mais cela risque de devenir un tic, une manie, une mode, sans réelle utilité pour la signification du récit.

## CORPUS

- AYYADI (Abou Bakr), *Lâbis al-layl*, Tunis. Sahar, 249 p.  
BEN FQIRA (Achour), *Bâb al-Khadra'*, Paris. Art. Com., 303 p.  
BEN OTHMANE (Hasan), *Laylat al-layâli*, Tunis. C'ères, 139 p.  
BEN SALAH (Muhammad Hédi), *Bayt la ya'rif al-dif*, Tunis. Bouzid, 165 p.  
BRAHEM (Abdelwahed), *Hubb al-zaman al-mujmûn*, Tunis, Tibr al-Zamân, 134 p.  
CHABBI (Fadhîla), *Tasalluq al-sâ'ât al-ghû'iba*, Tunis, s.éd., 87 p.  
DABB (Alî), *Qamar al-ghudrân*, s.v., s.éd., 169 p.  
DAMMIS (Sâlih), *al-Riwâya*, Tunis, Sahar, s.d., 132 p.  
DIMASSI (Faouzi), *Wâhat al-ajdâth*, 106 p.  
ELEUCH (Abdeljabbar), *Waqâ'i' al-madîna l-gharîba*, Sfax, s.éd., 213 p.  
DINARI (Fawzî), *Ajrâs al-samt*, Sfax, s.éd., 115 p.  
GASMI (Hafîdha), *Ruchchû l-najm 'alâ thawbî*, Sfax, Sâmîd, 94 p.  
JABALLI (Muhammad), *Marâfi' al-jalîd*, Tunis. Afâq, 159 p.  
JLASSI (Muhammad al-'Arbî), *Sawrat al-rajul al-akhîr*, Tunis, Marâyâ, 179p.  
KHRAIEF (Muhammad), *Misk al-hanzal*, Tunis, s.éd., 301 p.  
MIHIRZI (Habîba), *al-Wizr*, Tunis, Atlasiyya, 151 p.  
MOKHTAR (Mokdad), *Sirâj fî bustân al-bayân*, s.v., s.éd., s.d., 90 p.  
OUANNES (Sami), *Sawt al-samt*, Tunis, al-Atlasiyya, 127 p.  
SAÏD (Sâfi), *Kâzîmî +*, Beyrouth, Dâr al-Multaqâ.  
SBOUI (Muhammad), *Nabîdh nûmîdî*, Tunis. Press. Med., 135 p.  
YAHYAOUÏ (Othmane), *Budhûr al-amal*, Siliana, al-Ithâf, 108 p.  
ZARROUKI (Aleya), *Safar fî l-hayât*, Tunis, s.éd., 71 p.

JEAN FONTAINE

## Autour de l'Annuaire de l'Afrique du Nord : le Maghreb en revues.

À l'initiative de l'Annuaire de l'Afrique du Nord (revue publiée à Aix-en-Provence depuis 1962) et dans le cadre du Congrès annuel de l'Association Française pour les Études sur le Monde Arabe et Musulman (AFEMAM, créée en 1984), s'est tenue le 7 juillet 2000 à Bordeaux une table ronde sur le thème « Le Maghreb en revues ».

Cette rencontre, co-organisée par l'IREMAM (Institut de Recherche et d'Étude sur le Monde Arabe et Musulman) et le Ministère Français des Affaires Étrangères, a réuni un certain nombre de responsables de revues du et sur le Maghreb : *Maghreb-Machrek* (La Documentation Française, Paris), *La Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée* (IREMAM, Aix-en-Provence), l'*Annuaire de l'Afrique du Nord* (IREMAM, Aix-en-Provence), *Prologues* (Fondation du Roi Abdel Aziz, Casablanca), *Insaniyat* (Centre de Recherches en Anthropologie Sociale et Culturelle, Oran), *Ibla* (Institut des Belles Lettres Arabes, Tunis), *Correspondances* (Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain, Tunis).

À partir de l'expérience des animateurs de revues et des responsables de centres de recherche et de documentation, la discussion s'est rapidement orientée autour des difficultés rencontrées dans la circulation et la distribution de l'information scientifique sur le Maghreb, difficultés qui se reflètent par ailleurs dans la confection d'instruments de recherche spécialisés sur cette aire, compétitifs et viables.

Avec le développement des institutions de recherche au Maghreb, une situation nouvelle est née qui exige d'être attentif à l'évolution générale de la vie scientifique des deux côtés de la Méditerranée et de prendre en compte les conditions de production et de fabrication des bulletins et revues qui s'y multiplient. La complexité croissante du réseau d'information appelle réflexion collective et concertation pour que la coopération scientifique entre la France et les pays du Maghreb se fasse sur des bases réalistes et efficaces.

Les débats de cette table ronde ne se sont pas déroulés seulement entre fabricants et animateurs de la communication scientifique ; quelques interventions de chercheurs « de base », auteurs ou lecteurs d'articles, ont apporté -face aux points de vue des responsables de rédaction- une expression vivante des deux bouts de la chaîne d'existence de la littérature scientifique périodique. La discussion a tourné autour de trois axes qui résument les principaux aspects que revêtent les pro-

blèmes classiques de conception et de fabrication de revues. Ces problèmes, étroitement liés aux méthodes de travail au sein des rédactions, trouvent des solutions différentes selon les équipes. Mais la confrontation des témoignages a mis en évidence plusieurs points de convergence, davantage du point de vue du diagnostic que des possibilités d'action, nuancées selon les contextes éditoriaux et scientifiques.

Les observations exprimées au cours des débats se rencontrent sur :

- les modalités de l'alimentation des revues en textes et les contraintes de leur sélection augmentent les délais et les coûts de leur mise en forme pour publication.

- le choix de l'éventail du lectorat (spécialisé et/ou cultivé, arabo-phone et/ou francophone) entraîne celui des moyens de diffusion, les difficultés des circuits de distribution en Algérie, Tunisie et au Maroc, et entre ces trois pays et la France étant déjà très aiguës.

- la question linguistique qui constitue la somme des deux précédentes est le point nodal des problèmes intellectuels et techniques rencontrés au sein des comités de rédaction et le fil rouge qui a traversé l'ensemble des discussions.

Les équipes rédactionnelles des revues sur le Maghreb partagent avec leurs homologues des revues sur le monde arabe et musulman une difficulté essentielle sur le choix de la langue de communication. L'arabe, langue des sources et du matériel documentaire sur lequel travaillent les chercheurs, est en effet et de plus en plus fréquemment la langue d'expression des travaux. Quatre décennies après les indépendances, les nouvelles générations de chercheurs et de lecteurs au Maghreb sont désormais formées à la langue arabe. Le français, langue scientifique consacrée par la colonisation et le système d'enseignement qu'elle a développé au Maghreb, est actuellement en recul progressif et notable en ce qui concerne la réceptivité aux recherches dans ce domaine. La concurrence mondiale et triomphante de l'anglais s'ajoute à cette éclipse partielle du français à travers les études maghrébines - longtemps terrain d'élection de la francophonie- et font de ces études un secteur scientifique de plus en plus localisé et fermé.

Face à l'évolution des pratiques linguistiques dans le monde de la recherche en sciences humaines et sociales sur/et du Maghreb, les participants s'accordent sur le fait qu'il faut travailler à réduire l'actuelle barrière qui s'épaissit entre les lectorats arabe et français. La nécessité

de considérer l'articulation entre les deux langues d'usage scientifique se fait sentir davantage chaque jour. Il est de plus en plus urgent d'exploiter les potentialités d'échange et de partage des connaissances qu'offre ce bilinguisme. Le français a aujourd'hui le statut de transition et il serait réaliste d'orienter les efforts et la réflexion pour agir sur les capacités de transfert qu'on entrevoit. Les communautés scientifiques concernées par les recherches sur le Maghreb sont certes appelées à utiliser l'anglais, mais celui-ci ne peut, pour le moment et pour des raisons concrètes (possibilités de formation et moyens de conversion), jouer le rôle de médium scientifique dans ce secteur, à part entière.

Le travail de traduction qui s'impose s'ajoute aux tâches ingrates de rewriting et de toilettage, lot de toute rédaction. Les voix s'accordent à dire que c'est le prix à payer pour assurer la fluidité de l'information et répondre à l'exigence de dialogue qui soustend le labeur revuiste. L'enrichissement indispensable que procure cette « valeur ajoutée » se heurte à un tiraillement et à un désordre lexicaux : le jargon des sciences humaines et sociales en prolifération hésite entre variantes maghrébines et moyen-orientales pas toujours faciles à concilier du point de vue du lectorat. Malgré la naissance d'une certain langage médian (dans les pages culturelles des quotidiens au Maroc par exemple), la lisibilité des recherches en arabe sur le Maghreb reste tributaire d'un appareil linguistique disparate, encore flottant et mal (peu) partagé.

Il faut ajouter que la difficile mission de liaison scientifique qui incombe aux revues maghrébines et sur le Maghreb est également tributaire de la situation éditoriale dans ces pays, des maux du genre revuiste et de la place qu'il occupe dans le secteur des sciences humaines et sociales en France et au Maghreb ; la fonction de vulgarisation que ces revues doivent remplir et leur utilité en tant qu'espace de débat sont en effet embarrassées par toutes sortes d'obstacles auxquels s'ajoute celui de la langue. Favoriser et multiplier les croisements entre les productions en langue arabe et française par le biais des comptes rendus est une des actions auxquelles tous les participants à cette table ronde attribuent une priorité, en attendant (et pour aller vers) des jours de meilleure visibilité scientifique et éditoriale des études sur le Maghreb, le monde arabe et musulman et la Méditerranée.

KMAR BENDANA

Institut Supérieur d'Histoire du Mouvement National/Université de Tunis I  
Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain/Tunis